

QUAND LE DOCUMENT RACONTE

Roberto FINZI

Il s'agit d'une expérience commune à beaucoup de personnes que d'aborder un morceau de latin, de grec ou de n'importe quelle autre langue comme exercice de traduction puis de le retrouver, comme texte littéraire et de le parcourir alors dans cette optique.

Tout à coup, ce texte se charge de sens, acquiert une épaisseur, on peut enfin en jouir, quoi que, à l'école, il arrive rarement, même dans le cas du mot écrit italien, qu'on aille au-delà de l'exercice de traduction.

Il me semble que cela peut arriver souvent, sinon dans la plupart des cas, surtout quand on manipule "les documents" au cours de l'enseignement de l'histoire.

Dans une telle éventualité, les choses, si c'est possible, se compliquent davantage du fait, passez-moi l'expression, que "tout est document": une carte d'archives, une peinture, une cathédrale, le paysage, une photo, un objet de la vie quotidienne, un établissement industriel, une bande dessinée et ainsi de suite.

Il est vrai, d'ailleurs, qu'on ne peut pas concevoir, l'étude de la littérature sans une référence continue et une analyse constante des textes, bon nombre desquels, c'est là, une banalité trop souvent oubliée dans la pratique quotidienne, sont des documents historiques d'une beauté rare et à grande capacité communicative.

Quelle source peut être plus suggestive pour analyser la société du bas moyen-âge que le

La rédaction, dans l'intention de qualifier toujours plus la revue, a retenu de publier quelques pages de spécialistes sur des sujets de grand intérêt. L'article qui suit est tiré de la revue "RIFORMA della SCUOLA" une revue de pédagogie et didactique qui s'adresse à tous le 3 ordres d'école, élémentaire, moyenne supérieure.

DECAMERON ou les CANTERBURY TALES?

La même chose est naturellement valable pour l'enseignement de l'histoire : il n'est pas ainsi sans une interaction continue avec les sources. Mais c'est précisément là, que se pose la question inter/section avec quoi? Analyse de quels "textes"?

Le deuxième problème concerne, en grande partie, les options individuelles de l'enseignant ou, ce serait mieux, des choix qui envisagent un parcours liant des enseignements différents.

Le "liber abaci" de Leonardo Pisano peut par exemple, être utilisé dans une perspective qui réunit histoire et histoire des mathématiques mais aussi comptabilité, géographie etc.

Le premier problème c'est celui, sur lequel me semble-t-il on a beaucoup discuté par le passé et on continue à discuter bien que quelques appendices de ce débat, tout retentissants et parés qu'ils soient, dégagent le parfum caractéristique des vieilles maisons toujours plus inhabitées.

Le problème me semble-t-il peut se résumer par la question: quand et de quelle façon le document devient-il significatif pour l'apprenant? La réponse comme il est tout à fait évident, se différencie selon les ordres d'enseignement, mais il y a un point commun. La comparaison avec l'enseignement de la littérature vient une fois encore à votre secours.

A chaque niveau scolaire le

texte devient réellement lisible à la suite d'une série d'opérations: la localisation dans son contexte général et particulier, la déclaration de différentes possibilités de lecture, le choix de l'une et d'elles, son application au texte choisi. Moins convaincant me paraît un "topos" assez répandu de façon plus ou moins ouverte, dans la théorie de l'usage du document dans l'enseignement de l'histoire. Le document en tant que correspondant de l'expérience dans l'enseignement scientifique.

A mon avis cette comparaison est moins convaincante parce qu'elle induit souvent (si elle n'est pas même fondée sur) une équivoque, que l'expérience serait "*la nature qui parle*" en dehors de toute intervention-interprétation de la part du sujet.

Pareillement, le document serait le "*passé qui se révèle*" au-delà de tout écran idéologique.

Naturellement, j'ai ici, de propos délibéré, simplifié et dans un certain sens rendu caricaturale, une attitude bien plus mouvementée.

Je voulais simplement faire émerger que dans l'enseignement de l'histoire, même la fondamentale et première exigence de puiser aux sources, peut atteindre des résultats paradoxaux et de toute façon contraires aux finalités qu'on se propose. Il en dériverait un résultat grave, sur le terrain culturel et civil, plus encore que sur le terrain scolaire: produire un refus du savoir historique et donc de la dimension historique de tous les savoirs.

La tentation, à laquelle je ne céderai pas, serait une enième petite apologie de l'histoire.

Ni le contexte, ni les méthodes (de "création" du contexte et de lecture du document) ne peuvent, être simplifiés, réduits en pilules comme on l'a déjà fait et que certains s'obstinent à le faire à l'avantage de la source, sous peine de la rendre muette. Veut-on s'en convaincre?

Qu'on fasse parler de soi la constitution soviétique stalinienne des années 30 ou quelque sentence "rédemptrice" qui prescrivait des travaux forcés et envoyait expier une condamnation, que sais-je? en Australie.

Le document rendu lisible devient vraiment une extraordinaire fenêtre sur le monde, souvent capable de faire interagir le passé, le présent et le futur. Qu'on me permette un exemple, lié à une expérience de recherche et d'enseignement. Un exemple particulier, mais d'un type de document dont notre pays comme d'autre, abonde.

Vers la fin des années 70 du siècle dernier en Italie on a lancé une grande enquête sur l'état des campagnes, la très célèbre *Enquête Jacini*. Les parlementaires auxquels sont confiées les différentes monographies régionales demandent à experts et institutions locales des mémoires, des études, des enquêtes, des essais qui leur permettent de fournir un cadre détaillé de l'agriculture et des conditions de vie des classes rurales des zones assignées à leur observation.

La personne chargée pour l'Emilie est Luigi Tanari qui, entre autre, demande au Comice Agraire de Bologne une étude sur l'agriculture de la plaine située autour du chef-lieu.

Il en sort une source célèbre pour tous les chercheurs sur l'agriculture emilienne et de la plaine du Pô: "*Le Monografie del podere Bolognese*".

C'est un document complexe qui décrit une unité productive-type idéale des campagnes bolognaises. Les informations qu'il fournit sont très nombreuses: des données à caractère démographique à la consistance de l'étable, au rendement des différentes cultures. Sa lecture et son utilisation a tout de suite, comme il est évident, subi de nombreuses étapes et variations.

Par leur biais on pourrait reconstruire l'histoire de l'historiographie dans une aire donnée, et donc, par l'intermédiaire des passages opportuns, d'un pays et d'une époque. Le document serait ici le filtre de l'histoire de l'historiographie.

Serait-il compréhensible sans une information/réflexion préalable sur les différentes tendances historiographiques?

Le document dont on traite a eu deux emplois prévalents: d'abord comme description du sys-

tème culturel de la "plaine sèche"; ensuite comme preuve concrète du déséquilibre au détriment du métayer du pacte de métayage.

Presque personne ne s'est aperçu qu'il contient vers la fin, un cadre synthétique du climat bolognais.

Personne ou presque ne s'est mis à l'épreuve avec le calendrier des travaux et la quantification de la charge de travail des opérations agricoles individuelles qui pourtant en constituent l'un des aspects les plus intéressants et une partie importante.

Donc un document très connu et assez employé est en réalité, en bonne partie, inconnu. De combien de sources, même parmi les plus classiques, peut-on l'affirmer?

Ceci ne dit-il rien sur la présence du document dans l'enseignement de l'histoire? A moi ceci ne me paraît pas insignifiant. Aujourd'hui ce même document à la fois très connu et presque inconnu, commence à être lu et employé de façon nouvelle: on examine les sommaires, les informations sur la famille, prennent de l'importance les rapides annotations sur la présence du travail salarié dans l'entreprise de métayage, on s'interroge sur ce que la "Monografia" raconte sur l'activité humaine et le respect, ou pas de l'environnement.

Ce sont les nouvelles demandes des nouveaux courants historiographiques, expression des interrogations du moment.

On le sait bien, c'est le présent qui interroge le passé, mais comme tout aussi bien, il est illusoire et faux de penser que les réponses soient immédiatement "utiles".

Pour en comprendre le sens et l'épaisseur il faut savoir situer les demandes et les réponses dans leurs "habitats" respectifs. En d'autres termes le document doit se recouper avec un tableau historique général approfondi qui situe historiquement ce présent qui par ses problèmes interroge et interroge encore continuellement le passé.

Sans quoi le passé et ses témoignages demeurent complètement muets.